



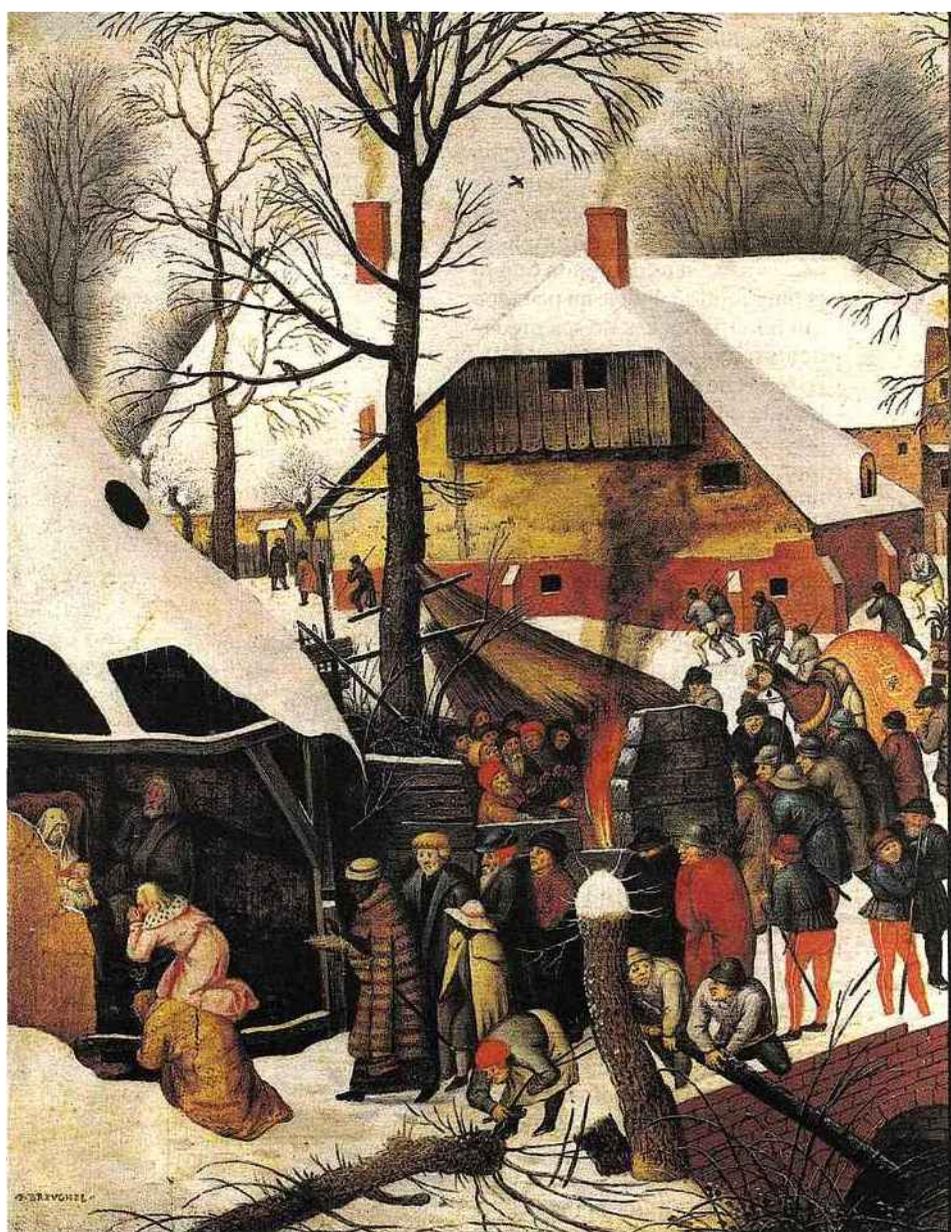
L'hiver du décor

Le Suisse François Walter sous la neige et les grelons dans son étude de la «morte saison»

FRANÇOIS WALTER
Hiver. Histoire d'une saison
Payot | 452 pp., 25 €

Le lynx vire au rougeâtre, l'écureuil rouge au gris ardoisé et l'hermine rousse au blanc. Certains animaux, au lieu de changer la couleur de leur parure, accumulent des provisions, comme les rats musqués et les castors, ou épuisent la graisse accumulée en fin d'été. D'autres migrent. Les abeilles se calfeutrent et se resserrent en grappe dans les ruches ou les abris naturels. Les végétaux aussi ont leur «stratégie adaptative», pour résister au froid. Et les hommes ? Eh bien, pour faire face aux frimas, ils ne se sont pas contentés de se vêtir, de peaux puis de vêtements sophistiqués et efficaces : ils ont inventé des fêtes et des liturgies, des chants et des poèmes, des folklores, des saints protecteurs, des mythes, des visions de l'enfer, des outils et des techniques, des œuvres d'art, des rituels et des usages sociaux, des cosmogonies, des sagas, des sciences et des philosophies !

Sensibilité. La «nouvelle histoire» a désormais l'habitude de prendre pour thème de recherche des objets «improbables» : les rivages, les couleurs, des personnages inconnus, le goût, le propre et le sale, la vitesse, le corps, la peur, les jeux et les jouets, les larmes ou les odeurs. Mais il fallait une certaine audace à l'historien suisse François Walter pour entreprendre une... histoire de l'hiver – car celle-ci ne peut être que «totale», et implique que l'on fasse, si on peut dire, «feu de tout bois», celui



de la météorologie et de la culture, de l'écologie, de l'histoire des mentalités, des sensibilités et des représentations, de la sociologie et de la géographie, de la religion et de la technologie.

Le résultat est stupéfiant : *Hiver. Histoire d'une saison*, qui s'inscrit dans le sillage des travaux, entre autres, d'Emmanuel Le Roy Ladurie, est une véritable mine de connaissances, d'anecdotes et de notations érudites, de références artistiques et littéraires, qui illustrent la fa-

Sa réalité «physique», de glace, de grêle et de givre, est «pourvoyeuse infatigable d'images, d'émotions et de sensations», dont se nourrit «l'hiver littéraire, pictural et cinématographique».

çon dont se sont façonnés au cours des temps l'imaginaire et les usages sociaux autour de la «morte saison».

L'hiver est capricieux. Non qu'il n'y aurait plus «les neiges d'antan» (ce qui reste à démontrer), mais parce qu'il se plaît comme Janus (Janvier) à avoir deux visages, l'un attirant, l'autre effrayant, et ne se laisse pas «prendre». Il n'est pas le même pour qui habite le

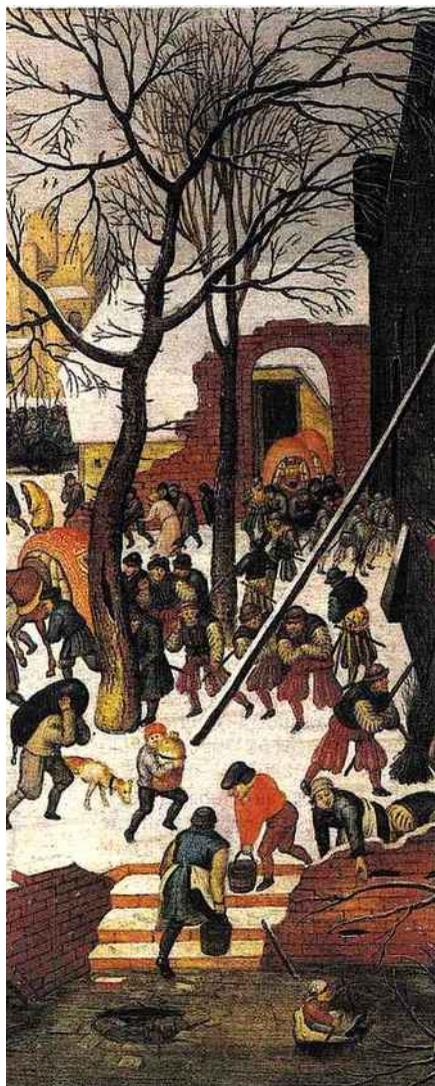
Nord ou le Sud, la campagne ou la ville, la plaine ou la montagne, pour qui vit dans les aises ou n'a d'autre couche que des cartons posés sur le trottoir. Ce qu'en disent les témoignages, les récits de voyages ou les journaux personnels ne coïncide pas toujours avec les annotations scientifiques des agronomes ou

des climatologues. Sa réalité «physique», de glace, de grêle et de givre, est «pourvoyeuse infatigable d'images, d'émotions et de sensations», dont se nourrit «l'hiver littéraire, pictural et cinématographique», lequel, à son tour, transforme la réalité, l'embellit de cimes neigeuses où les traces des skis semblent dessiner les volutes de la liberté au grand air, ou l'enlaidit de brouillards impénétrables, de travaux pénibles, de nuits sans fin, d'ennui, d'isolement, de danger...

Aussi, pour en faire l'histoire, Walter doit-il «construire en narration» une ky-

rielle d'indices, de traces «disséminées et disparates». Il commence par inscrire la «réalité saisonnière» dans ses «modalités cosmiques, obéissant à des lois astronomiques observables». Les périodes de l'année nommées «saisons» – intervalle de temps qui sépare un équinoxe d'un solstice – sont déterminées par l'exposition différente de portions de la Terre à la chaleur et à la lumière solaires, provoquée par l'inclinaison de son axe de rotation : quand un hémisphère se trouve en «hiver», les rayons frappent la surface terrestre avec une plus grande inclinaison par rapport à l'horizon, et donc un moindre degré de rayonnement et de chaleur. L'hiver météorologique ne recouvre pas toujours l'hiver astronomique, parce que, dans le premier, interviennent la latitude et la circulation atmosphérique, laquelle tend à déplacer le surplus de chaleur qui est sur l'équateur, à cause de la perpendicularité des rayons du Soleil, vers les pôles.

Semailles. Mais en réalité, ces données scientifiques n'ont que peu d'incidence



L'Adoration des mages (1617-1633), de Pieter Bruegel le Jeune.

PHOTO DE AGOSTINI
PICTURE LIB AKG

peut débiter à la Saint-Callixte (14 octobre), à la Saint-Martin (11 novembre) ou à la Sainte-Elisabeth (19 novembre). C'est pourquoi l'historien genevois – qui recense aussi les données sur les «grands hivers», de 1608, 1709, 1789, année où se lève pourtant le feu de la Révolution, 1830, 1880, 1963... – donne ensuite une «place essentielle à l'expérience biologique, au vécu et aux comportements des acteurs», variable selon les lieux, les moments et les milieux, aux pathologies souvent létales, grippe, pneumonie, tuberculose, neurasthénie, «*apathie dépressive hivernale*» (le dicton «passera-pas-l'hiver» n'a pas d'équivalent pour d'autres saisons), aux «loisirs forcés», aux innovations techniques causées par la nécessité de se protéger et protéger l'habitat...

Mondanités. Notable, à cet égard, alors que l'hiver reste longtemps identifié à l'Enfer, aux souffrances, à la mort, l'émergence d'un «*temps festif*» propre à la saison froide, qui s'ajoute aux rituels de fécondité : d'avril à septembre, on vit au rythme des «*fêtes d'en haut*», les «*grandes fêtes du mystère chrétien*» orientées vers le ciel, Pâques, Ascension et Pentecôte. En contrepoint, «*d'octobre à mars, ce sont les "fêtes d'en bas" qui servent de repères temporels aux sociétés rurales*», tournées vers la Terre : «*On s'incline sur les tombes à la Toussaint, sur la crèche à Noël et on termine par la Semaine sainte qui conduit au tombeau.*» Aux XVIII^e et XIX^e siècles, à la saison des kermesses villageoises, succédera la saison des mondanités : bals, concerts, opéra, théâtre, conférences et, à la Belle Epoque, celle des jeux à l'air pur, puis des sports de glace et de neige, label de distinction aristocratique. Mais l'histoire de l'hiver est véritablement sans fin, et François Walter en suit aussi les «traces» dans la peinture et la littérature, sa progressive «*esthétisation*», ou le «*revirement de perception*».

«*Où sont les neiges d'antan ?*» Elles sont toujours là – moins redoutées sans doute, mais toujours capables d'isoler, de susciter des catastrophes, de provoquer par quelques flocons le black-out de villes modernes. A l'époque du «*réchauffement climatique*», sur une Terre «*surpeuplée, surchauffée, bruyante*», peut-être l'hiver sera-t-il l'ultime refuge : «*Le froid, le silence et la solitude sont des états qui se négocieront demain plus chers que l'or.*»

ROBERT MAGGIORI

sur la manière de «vivre» la mauvaise saison. Non parce que longtemps on n'en a rien su, le Soleil étant supposé tourner autour de la Terre, ni parce que la définition de l'année varie selon les époques et les civilisations (chez les Romains, comme l'indiquent les mots, septembre est le septième mois, décembre le dixième...), mais parce que bien plus prégnants sont le travail agricole (l'amorce de l'hiver est marquée par les semailles) et les repères religieux, soulignés par les noms des saints du calendrier (d'ailleurs le mot «saison», du latin *satio*, «semailles», n'apparaît pas avant le XIII^e siècle). La Sainte-Catherine, le 25 novembre, «*signale le dernier moment favorable à la plantation des arbres*». Ce sont les «saints de glace» – saint Mamert, saint Pancrace et saint Servais – qui, les 10, 11 et 12 mai, marquent «*la date limite des gelées tardives, soit l'extrême fin supposée de l'hiver*». Chez Isidore de Séville, la saison froide court du 24 novembre au 21 février et, dans d'autres traditions,